

## ABONNEMENTS

Lyon et banlieue..... un mois 50 cent.  
Départements du Rhône  
et limitrophes... 60  
Autres départements... 70



Pour les abonnements et la correspondance  
écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le RASOIR,  
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement  
en timbres-poste.

## JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

PARAISANT LE DIMANCHE

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

## CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Lyon, le 5 octobre 1869.

On a fait dimanche soir, 3 octobre, à la Croix-Rousse, l'enterrement civil — et sans doute libre-penseur — de M<sup>me</sup> Roussel, domiciliée boulevard de l'Empereur, 131. Une imposante multitude, recrutée on ne sait où, suivait le convoi, qui n'était précédé ni de la croix ni du prêtre, bien entendu.

Un certain nombre de femmes — vous savez, de ces femmes que poétise tant qu'il peut Denis Brack, et qui sont déjà venues pleurer Anna Poizat — se trouvaient mêlées aux blouses et aux chapeaux des libres-penseurs. Total, environ mille personnes, dit-on. C'est peut-être exagéré.

Si, maintenant, l'*Excommunié* ou l'*Hydrophobe*, ce qui revient au même, s'avisait de bâtir là-dessus une réclame et de montrer au monde une nouvelle héroïne de la libre-pensée en M<sup>me</sup> Roussel, veuillez avoir la bonté de compléter leur article par le renseignement suivant :

M<sup>me</sup> Roussel, boulevard de l'Empereur, 131, enterrée dimanche, 3 octobre, comme une libre-penseuse, a, pendant sa maladie, manifesté plusieurs fois l'intention de voir un prêtre et de se confesser.

Aux personnes qui lui conseillaient de suivre son idée et d'appeler un prêtre elle a répondu que son mari et son fils s'y opposeraient absolument et feraient plutôt un petit scandale.

Un prêtre, averti de cela par une personne digne de foi, est monté hardiment chez la malade et a pu pénétrer auprès d'elle grâce au prestige de sa charité, depuis longtemps connue. M<sup>me</sup> Roussel s'est confessée à ce prêtre, avec une joie visible. Elle a été extrêmement heureuse de se préparer ainsi à mourir. Quelques heures après elle était morte.

Eh bien ! c'est cette dame qu'on a eu le courage d'enterrer comme une païenne. En cette circonstance, à quels sentiments ont obéi le père et le fils ?

Voilà des triomphes faciles pour Denis Brack. Quand une femme est morte elle ne peut plus se défendre.

Et puis, que penser d'un père et d'un fils qui éloignent systématiquement le prêtre du lit d'une malade qui le désire ?

Quelle douce et souriante liberté !  
Adieu et bon courage pour la lutte.

X...

Nous avons pris nous-même sur ce fait des renseignements, et nous avons acquis la preuve que les assertions de notre correspondant n'ont rien d'exagéré.

Nous réservons donc pour notre prochain numéro un article détaillé à ce sujet.

## DENISBRACKIANA.

M. Denis Brack nous la baille bonne !

Il lui plaît d'appeler une *infamie* le dernier article que nous avons inséré sur sa personne. Et alors comment appellera-t-il l'article de son journal l'*Hydrophobe* intitulé *Nous en tenons un*, où les plus odieuses calomnies sont lancées contre notre collaborateur Parvulus, traité d'*assassin*, ravalé au-dessous de Lacenaire et présenté comme vivant « aux crochets d'une femme de mauvaises mœurs. »

Cette assertion a été imprimée, et avec plusieurs variantes, encore.

Mais Parvulus, dira-t-on, ce n'est pas un nom, cela ! c'est un pseudonyme !

Eh bien ! et depuis quand ces deux mots, Denis Brack, sont-ils autre chose qu'un pseudonyme ? — Le directeur de l'*Excommunié*, en même temps propriétaire de l'*Hydrophobe*, ne s'appelle BRACK ni par son père, ni par sa mère, quoi qu'il en ait dit dans un de ses premiers numéros de l'*Excommunié*. Nous le lui prouverons quand il voudra.

Notre collaborateur Parvulus est tout aussi connu sous le nom de Parvulus dans le monde qu'il fréquente que M. Denis Brack l'est dans le sien sous le pseudonyme qu'il a adopté.

Les faits racontés sur M. Denis Brack ne sont donc que de modestes repréailles des ignobles calomnies avancées par Denis Brack sur Parvulus et sur plusieurs autres d'entre nous.

Jusqu'à preuve du contraire, d'ailleurs, nous persistons à considérer ce que nous avons écrit comme étant de la plus rigoureuse exactitude.

M. Brack ne proteste que contre une seule de nos assertions.

Nous lui donnons acte de sa protestation, dont nous lui laissons la responsabilité ; mais, tout en convenant que ce qui était vrai il y a quelques mois peut bien ne plus l'être aujourd'hui, nous le mettons au défi de prouver le contraire de tous les autres faits que nous n'avons avancés qu'après une enquête sérieuse.

Dans tous les cas, nous ne retirons nullement les expressions dont nous avons cru devoir nous servir.

Mariée ou non, toute femme qui, oubliant la réserve et la décence convenables à son sexe, ose aller trinquer dans une saoulerie telle que celle du Vendredi-Saint dernier et se mêler ensuite à une manifestation anti-religieuse comme la publication des listes du journal la *Démocratie* ; toute femme qui agit ainsi est une femme *hommasse*. Elle a à l'épithète de

virago tout autant de titres que les gaillardes qui fument du tabac de cantine dans un brûle-gueule culotté de deux sous.

Nous maintenons donc notre mot, et nous disons de nouveau aux convives féminins de la saoulerie libre-penseuse du Vendredi-Saint, comme aux membres côté des dames de la *Famille affranchie* :

Viragos ! Viragos !! Viragos !!!

Cela va peut-être encore déplaire à M. Denis Brack, mais nous ne tenons nullement à être agréable à ce Monsieur, pas plus qu'à ses amis et amies.

Qu'il nous fasse un procès, si cela lui plaît. C'est là que nous l'attendons. Mais qu'il n'essaie pas d'exécuter la menace d'une « vengeance de sauvage », car, si jamais il prend fantaisie à cet *aliéné* — il comprendra bien l'allusion — de venir attaquer l'un quelconque d'entre nous, on lui fera voir facilement comment on écrase une paire de lunettes vertes sur un museau de sapajou.

Autre chose maintenant.

Notre article sur le citoyen CHANOT, employé à la Compagnie du gaz de la Guillotière, a mis la panique dans la rédaction de l'*Excommunié* et de l'*Hydrophobe*. Lagarguille a disparu de la première de ces deux feuilles et Archiloque, le fier Archiloque, s'amendé dans la seconde.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que le dernier numéro de l'*Hydrophobe* est un *Mea culpa* en quatre pages.

MM. Brack et consorts s'y font écrire une lettre d'excellents conseils par un citoyen Denain, lequel, naturellement, se dit délégué d'une foule d'autres citoyens et a soin, toutefois, de ne donner ni sa profession, ni son adresse, ni celle d'aucun de ses honorables mandants.

M. Denain — va pour Denain ! — conseille au sympathique *Hydrophobe* de cesser avec nous toute guerre de personnalités et d'en revenir purement et simplement aux principes.

Le sympathique *Hydrophobe* se rend à ses conseils comme ça tout de suite, sans faire la moindre objection, sans manifester le moindre regret.

Comment ! pas un semblant de résistance ! Quelle force de persuasion possède l'éloquence de M. Denain !

Eh ! qu'est-ce donc devenue cette fière bravoure, cette lance invincible avec laquelle on devait nous transpercer, cette rage spontanée et terrible sous les morsures de laquelle nous devons nous tordre et râler ?

Voulez-vous que nous vous disions ce que tout

cela est devenu ? — Votre reculade — car c'en est une, et de la plus belle venue, encore, — votre reculade a été déterminée par trois raisons :

1° Vous aviez espéré nous faire peur, et nous n'avons pas eu peur du tout, pas plus de vous que des assassins que vous cherchiez à lancer contre nos personnes ou des incendiaires auxquels vous prescriviez de brûler notre imprimerie.

2° Vous avez vu que nous en savions long sur votre compte et vous vous êtes dit : « Si l'on discute nos personnes, nous sommes perdus ! »

3° En instance auprès du parquet pour obtenir qu'il nous poursuive d'office, vous avez compris qu'il fallait, pour mettre le bon droit de votre côté, vous arrêter dans la voie des injures et des diffamations. Vous vous y êtes pris un peu tard, mes braves ; mais cette petite manœuvre a eu cela de bon qu'elle a achevé de nous prouver que l'*Hydrophobe* a été créé par Brack.

Voilà donc votre petite comédie dévoilée, n'est-ce pas ?

M. Denain, à supposer que M. Denain existe, n'est autre chose que le compère placé sous la table par l'escamoteur. Ce M. Denain pourrait bien s'appeler simplement Chanoz ou Denis Brack.

Ah ! vous vous sentez battus, et il vous plaît de revenir en arrière, de vous dérober, comme les chevaux vicieux !

Libre à vous, Messieurs ! ce n'est pas d'aujourd'hui que nous luttons avec vous sur les principes : nous continuerons, et il ne nous sera pas difficile d'achever la démonstration de tout le ridicule et de tout l'odieuse de vos doctrines.

Mais, croyez-le, cela ne nous empêchera pas de frapper à coups redoublés sur vos personnes, quand de telles exécutions seront nécessaires.

Ecoutez-nous bien !

Tant que paraîtront à Lyon un ignoble journal intitulé l'*Excommunié* et son satellite l'*Hydrophobe*, nous considérerons comme un devoir d'édifier le public sur la valeur morale et intellectuelle des individus qui y insultent la religion, la famille, les institutions, l'ordre, le gouvernement, les fonctionnaires civils et ecclésiastiques.

Et pour cela tous les moyens nous seront bons, ne l'oubliez pas ! Avec des gens comme ceux qui font appel à l'assassinat ou à l'incendie pour combattre leurs adversaires, la loyauté n'est pas de mise, la courtoisie est de la faiblesse.

Nous nous sommes bornés jusqu'à ce jour à vous fusiller au fond de vos antres : soyez sages, ou nous vous enfumerons.

LA RÉDACTION.

## COUPS DE RASOIR

Le *Progrès* de Lyon a le bonheur insigne de posséder dans les rangs de ses rédacteurs un M. André Rousselle. Quoique ce nom d'André Rousselle crève depuis un an ou deux, peut-être davantage, les yeux des lecteurs de l'organe bancello-raspaillique, celui qui le porte est encore pour la célébrité un peu au-dessous du *Pompier de Nanterre*. Mais il est tout de même assez amusant, et l'article qu'il a écrit sur les récentes fêtes de Genève, mis en musique par Offenbach ou par Hervé, pourrait avoir un assez joli succès.

Dans les cocasseries de son lyrisme je ne veux relever que deux passages, mais je tiens à en relever deux :

« Depuis le matin » dit M. André Rousselle sur le ton d'un enthousiasme chauffé, à blanc « depuis le matin, ici, à Genève, le canon tonne à toute minute, les cloches sonnent à toute volée. »

Quand quelque canon français s'avise de tonner, non pas à toute minute, mais pendant un quart d'heure à peine, pour quelque fête nationale, celle du 15 août par exemple, MM. les *démocrates* de la variété à laquelle appartiennent M. André Rousselle, ses confrères et ses lecteurs du *Progrès* n'ont pas assez de sarcasmes amers à lancer contre ces manifestations bruyantes.

Quand les cloches de nos églises sonnent, non pas à toute volée, mais à simple carillon, pour annoncer ou solenniser quelque fête religieuse, les libres-penseurs tels que M. Rousselle ne trouvent pas dans leur âme

indignée d'anathème et de protestation assez énergique contre ce « tapage assourdissant, qui trouble la tranquillité et le repos public. »

Comment cet affreux vacarme de bouches à feu et de bourdons s'est-il changé pour les oreilles de M. Rousselle en une mélodie si touchante et si agréable ? — Ah ! voilà : c'est qu'en Suisse ce sont des canons fédéraux et des cloches presque toutes protestantes, tandis qu'en France ce sont des canons impériaux et des cloches catholiques.

Cela fait, vous comprenez bien, une grande différence !

M. André Rousselle dit un peu plus loin :

« Les sapins eux-mêmes sont si heureux qu'ils sont couverts de fleurs jaunes, blanches, rouges. »

Voyez-vous ça ! Il n'y en a pas comme ces sapins républicains, je vous dis qu'il n'y en a pas ! Jamais en France, excepté peut-être en 1848, on n'a vu des sapins avoir de telles inspirations. Ce ne sont jamais les sapins impérialistes ou royalistes qui peuvent manifester aussi spirituellement leur joie. Il est vrai qu'ils ne sont peut-être pas aussi heureux que les sapins du canton de Genève.

M. André Rousselle a oublié un léger détail qui est parvenu jusqu'à moi et qui m'a vivement touché :

Un de ces sapins si heureux, le doyen sans doute d'une des plantations genevoises qui couvraient les banquets en plein air, a, entre la poire et le fromage, porté en très-bons termes un toast à la patrie suisse, aux démocrates français en général et aux correspondants du *Progrès* en particulier.

Lâchons provisoirement M. Rousselle, mais, puisque nous sommes en Suisse, restons-y quelques instants encore.

Pauvre Suisse ! elle est depuis longtemps et elle paraît devoir être longtemps encore la terre classique et hospitalière de toutes les utopies contemporaines : suivant la température et la saison, les bohèmes et les fainéants des divers pays s'y donnent rendez-vous pour souhaiter la bienvenue à toute idée nouvelle en rupture de ban avec la raison.

Les praticiens les plus authentiques de la pipe et du verre de schnick, les artistes les plus incompris de la brasserie, de l'estaminet et de la guinguette, se disant tous délégués par de nombreux groupes d'ouvriers, alors que lesdits groupes d'ouvriers n'ont presque jamais entendu parler d'eux, arrivent, un beau matin, à Bâle !

Quelques jours après, on apprend qu'ils ont, de leur autorité privée, décrété l'abolition de la propriété. Il est vrai que, comme il ne faut pas tout renverser d'un coup, ils ont conservé l'hérédité.

C'est à peu près comme s'ils disaient aux propriétaires : « Vous avez trois francs quarante centimes : nous ne vous prenons que trois francs huit sous. Vous pourrez, par testament, laisser le reste à votre famille. »

L'impartialité me fait un devoir d'en convenir, ce n'est pas là, du reste, tout ce qu'ont décrété les 70 étourneaux du Congrès de Bâle.

Il a été implicitement décidé par eux qu'on diminuerait le travail des deux tiers et que, comme de juste, on augmenterait le salaire de toute la diminution du travail.

Que diable ! il faut bien que l'ouvrier ait le temps de lire le *Rappel*, le *Réveil*, etc... et l'argent pour acheter ces journaux.

Moi je propose quelque chose de plus : faire travailler les patrons à la place des ouvriers et créer pour ces derniers des cabinets de lecture dans lesquels, après le pain de l'intelligence, on distribuera la nourriture de l'estomac gratis, en abondance et, surtout, fortement et généreusement arrosée.

Quel enragé duelliste que ce M. Gustave Flourens ! Rossé d'importance par M. Paul de Cassagnac, qui eût pu le tuer et s'est contenté de l'humilier, M. Gustave Flourens n'est pas plus tôt guéri que le voilà volant à de nouveaux combats. Seulement, lui pas bête, il prend, cette fois, pour adversaire une femme, M<sup>me</sup> Désiré : il espère en avoir plus facilement raison que de M. Paul de Cassagnac.

Hélas ! trois fois hélas ! quand la male fortune se tourne contre quelqu'un, elle n'y va pas de main morte ! Il était écrit que M. Flourens serait encore battu et rebattu : attaquée par l'ex-défenseur de la

Crête sur l'estrade même d'une réunion publique et en présence d'une assistance nombreuse, M<sup>me</sup> Désiré se met en garde méthodiquement, pare avec beaucoup d'habileté des coups de poing ayant pour but de lui pocher un œil et riposte elle-même en criblant de coups de manche d'ombrelle le visage de son adversaire.

Un hurrah pour M<sup>me</sup> Désiré ! je vois d'ici le touchant tableau de famille qui a dû se produire à la rentrée à son domicile de cette charmante personne : son mari et ses enfants l'entourant, écoutant le récit du combat, se multipliant en petits soins, lui demandant si elle n'est pas blessée... Inspection faite on reconnaît qu'elle n'a qu'une légère contusion à la mâchoire inférieure et que son chignon seul est resté dans la bagarre.

Ah ! Monsieur Désiré, Monsieur Désiré ! je vous en prie, amenez-nous M<sup>me</sup> Désiré au prochain banquet saucissonnier du Vendredi-Saint ! Votre jeune épouse est digne de figurer à côté de nos *banqueteuses* lyonnaises et même de prendre place dans le journal la *Démocratie* sur la même liste que M<sup>mes</sup> Brack, Dizin, Gatz, Villioud, Tissot et Compagnie.

Quant à ce galant démocrate qui s'appelle M. Gustave Flourens, je demande qu'on le coiffe d'un bonnet de Savoyarde et qu'on le promène dans les rues de Paris monté à califourchon sur un âne et tenant la queue pour bride.

C'est la punition ordinaire qu'on inflige aux hommes qu'une femme a rossés.

Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'on va bien, qu'on va très-bien depuis quelque temps dans les réunions publiques de la capitale.

Les journaux d'avant-hier en signalaient une où s'est produite une mêlée générale de coups de pied, de coups de poing, de taloches, horions, torgnoles, etc., etc... Il paraît même que le terrible cordonnier Gaillard, l'inventeur de la chaussure en gutta-percha imperméable, le même qui voulait un duel à mort avec Paul de Cassagnac, ne s'est pas montré héroïque en cette circonstance : serré de près par ses adversaires et ayant déjà reçu au bas du dos la visite d'un certain nombre de semelles imperméables ou non, ce virtuose du tire-pied s'est mis, dit-on, à pousser des cris de veau qu'on mène à l'abattoir.

Quand je vous dis que tous ces farouches démocrates ne sont, la plupart du temps, pour le courage, que des lions de la variété Denis Brack !

UN BAVARD.

## CE QUE DEVIENT

l'arbre de la science du bien et du mal  
de Lagarguille.

### II.

Nous avons déjà, Monsieur Lagarguille, dans le dernier numéro du *Rasoir*, passablement ébranlé votre arbre de la science du bien et du mal.

L'espace ne nous ayant pas permis de répondre complètement à vos attaques, nous sommes obligés de revenir sur le même sujet.

Vous dites :

« Toute morale prend sa source dans les relations et le commerce des hommes entre eux. Nos rapports sociaux sont suffisamment délimités et réglés par nos besoins et nos intérêts. Il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs une règle de conduite. »

Vous êtes philosophe, Monsieur Lagarguille, ou du moins vous cherchez à le paraître !

Mais, avant de vous lancer dans les théories transcendantes, il serait prudent de ne pas perdre de vue les notions élémentaires.

Où avez-vous vu, Monsieur Lagarguille, que toute morale prend sa source dans les relations et le commerce des hommes entre eux ?

Veillez donc vous rappeler, pour l'avenir, que nous ne nous payons pas de mots creux et que nous n'acceptons vos théories que sous bénéfice d'inventaire.

Jusqu'ici on avait cru à tort, selon vous, paraît-il, que la morale repose sur trois principes fondamentaux, qui sont :

- 1° La notion du bien et du mal ;
- 2° La notion du devoir, de l'obligation de faire le bien et de faire le mal ;
- 3° La notion du mérite ou du démerite, ou la ferme

croyance que celui qui fait le bien mérite récompense et que celui qui fait le mal mérite punition.

Or, Monsieur Lagarguille, ceci veut dire que la morale prend sa source dans des notions philosophiques, politiques et religieuses et non point dans les relations et le commerce des hommes entre eux.

Si vous aviez dit que la morale trouve son application dans les relations et le commerce des hommes entre eux, nous aurions compris ; mais ce que vous avez écrit n'est qu'une erreur dépourvue de sens.

Vous ajoutez :

« Nos rapports sociaux sont suffisamment délimités et « réglés par nos besoins et notre intérêt. »

Je ne voudrais pas trop épiloguer, Monsieur Lagarguille, mais je ne puis me dispenser de vous faire remarquer que les besoins et les intérêts seuls troublent plutôt qu'ils ne règlent les rapports sociaux. Il importe donc que les besoins et les intérêts soient toujours contenus ou redressés par des garanties morales et même quelquefois par des garanties matérielles.

En effet, le scélérat qui demande au passant la bourse ou la vie ne croit-il pas régler sa conduite sur ses besoins ou son intérêt ?

Essayez, Monsieur Lagarguille de placer les trésors de la Banque sous l'unique sauvegarde des besoins et des intérêts et vous verrez ce qui arrivera !

Vous concluez en disant :

« Il n'est pas nécessaire d'aller chercher ailleurs une « règle de conduite. »

C'est là, Monsieur Lagarguille, que vous montrez le bout de l'oreille.

En effet, les erreurs signalées plus haut ont été commises par vous de parti pris ou pour le besoin de la cause.

Mais, puisque j'ai démontré que votre conclusion découle d'une source erronée, il en résulte nécessairement qu'elle est entachée d'erreur. D'ailleurs, nous reviendrons sur cette question un peu plus loin.

..

Après avoir rappelé ce précepte de morale qu'on doit faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit, vous vous permettez d'ajouter :

« Serons-nous plus sages parce qu'on nous dira, sans « preuves, que Dieu le veut que nous ne le serons lorsqu'on nous dit que nous le commandons ? »

Ainsi, c'est bien entendu, l'intérêt est la seule base de votre morale.

Mais, Monsieur Lagarguille, c'est l'intérêt ou l'égoïsme qui produit les contestations, les querelles, les procès, les vols, les assassinats, les guerres !

L'intérêt, dès lors, ne fait que troubler l'ordre social, et vous voulez en faire une base de morale et d'ordre public !...

Pourquoi ne nous dites-vous pas, Monsieur Lagarguille, que le feu est une source de fraîcheur ? Votre allégation serait aussi sérieuse et aussi sensée.

Vous prétendez qu'on vous dit, sans preuves, que Dieu veut l'accomplissement du devoir.

Et, d'abord, vous n'admettez pas les preuves que nous fournis la révélation.

Vous voulez bien qu'on vous croie sur parole, mais vous ne voulez pas croire que Dieu se soit manifesté aux hommes, malgré le témoignage authentique et permanent de cette manifestation.

La Bible et l'Evangile ne sont rien pour vous et vous les déchirez pour faire place au culte grossier de l'intérêt et peut-être aussi... à vos serments !

Le judaïsme et le catholicisme n'ont été, d'après votre jugement souverain, que le produit d'une erreur, et c'est pour cela, je suppose, que vous voulez renverser ce double monument religieux qui s'est appuyé ou s'appuie sur des milliers de croyants et sur des milliers d'hommes de génie !

Vous, Lagarguille, sans autre autorité qu'une assez mince raison, doublée, il est vrai, d'un immense orgueil, vous vous présentez devant ce monument, plus élevé et plus solide que les pyramides d'Egypte, et vous vous flattez de le renverser de votre souffle !

Vous traitez d'insensés ceux qui y ont abrité leur existence et leurs intérêts de toute sorte ! Pour ne pas comprendre le ridicule d'une pareille prétention il faut avoir une araignée dans le plafond...

..

Mais puisque vous vous drapez du manteau de la philosophie, admettez-vous du moins les preuves philosophiques ?

Dieu, Monsieur Lagarguille, a-t-il pu douer

l'homme d'une intelligence capable de connaître et d'aimer, sans lui assigner une fin ?

— Non ! car il se serait montré inférieur à l'homme raisonnable, qui ne fait rien sans but.

— Mais, quelle est la fin que Dieu a dû attribuer à l'homme ?

— Elle doit, Monsieur Lagarguille, être à la fois digne du Créateur et digne de l'homme.

Or, la seule fin de l'homme digne de lui-même et digne du Créateur, c'est évidemment Dieu, qui est sa source.

Dieu a dû, dès lors, en assignant nécessairement une fin à l'homme, lui imposer aussi nécessairement des devoirs qui consistent dans l'exécution de sa volonté, cette loi suprême d'où découle toute justice et tout ordre moral et matériel.

Donc Dieu veut et doit vouloir indubitablement que l'homme fasse le bien et qu'il évite le mal.

..

Mais, vous ajoutez :

« L'idée de Dieu n'est pas seulement inutile, elle est « encore nuisible et funeste. »

Nous avons déjà vu, M. Lagarguille, que non-seulement l'idée de Dieu n'est pas inutile, mais qu'elle est encore nécessaire et indispensable.

Vous prétendez qu'elle est nuisible et funeste ?

Voyons vos preuves (citation textuelle) :

« Avec Dieu, que chacun comprenait à sa manière, les « hommes ergotaient sans cesse et transformaient le monde « en une vaste arène, où le sang coulait à flots. »

Il y a, M. Lagarguille, une excellente manière de comprendre Dieu : c'est celle qui découle du christianisme et de la philosophie. Quant à l'ergoterie des hommes, elle ne provient que de l'erreur, de la faiblesse de la raison, des passions, de la mauvaise foi et non de Dieu et de la religion, qui prescrivent, au contraire, la paix, la concorde, et non les égorgements.

..

Vous ajoutez :

« Avec Dieu, être mystérieux, incompréhensible, bizarre, l'homme acceptait sans examen tout ce qui se présentait de mystérieux, d'incompréhensible et de bizarre « sur la terre. »

M. Lagarguille, Dieu est mystérieux et incompréhensible dans ce sens que le fini ne peut ni contenir, ni comprendre l'infini.

Quant à la bizarrerie, c'est là une qualité uniquement de votre invention, qui peut vous appartenir, mais qui, évidemment, n'a jamais appartenu à Dieu.

Mais où avez-vous donc vu que l'homme qui croit en Dieu accepte par là même sans examen tout ce qui se présente de mystérieux, d'incompréhensible et de bizarre sur la terre ?

Il faut croire que vous êtes à bout de moyens d'attaque contre vos adversaires puisque vous en êtes réduit à leur prêter des torts purement imaginaires. Nous sommes d'ailleurs habitués à rencontrer l'erreur accompagnée de la sottise et de la mauvaise foi, son cortège traditionnel.

Pour le moment, nous sommes dispensés de toute autre réponse.

..

Vous continuez :

« Sans Dieu, nous serons mis en demeure de rechercher la cause des anomalies et des monstruosité qui se produiront pour leur appliquer un remède ou les prévenir. »

Si vous tenez, M. Lagarguille, à nous dire des choses qui ne soient pas dépourvues de sens, montrez-nous en quoi Dieu nous empêche de rechercher la cause des anomalies, des monstruosité, et de leur appliquer un remède.

Depuis quand, s'il vous plaît, Dieu a-t-il paralysé la liberté et l'activité de l'homme ?

« Avec Dieu, dites-vous encore, nous étions apathiques « et indifférents aux vices et aux crimes dont nous n'étions « pas les victimes immédiates. »

Toujours des affirmations sans preuves et dépourvues de sens.

Il est vrai que vous reportez vos allégations au temps passé. Ne serait-ce pas avec l'intention de bénéficier un peu du proverbe : *A beau mentir qui vient de loin.*

Dites-nous, de grâce, M. Lagarguille, comment Dieu nous rend apathiques et indifférents aux vices et aux crimes dont nous ne sommes pas les victimes immédiates.

Nous avions cru, jusqu'à ce jour, que, Dieu proscrivant les vices et les crimes, l'idée de Dieu ne pouvait qu'aider à les combattre.

De plus, si nous considérons Dieu comme le Créateur et le père des humains, ne découle-t-il pas de cette croyance une idée de fraternité et de solidarité ?

Donc vos allégations outragent à la fois la vérité et le bon sens.

..

Vous dites encore :

« Sans Dieu nous sommes forcés de faire la conquête de « l'idéal de la justice humaine et de ne pas laisser échapper « un seul coupable, à quelque degré que ce soit. »

Je vous préviens, M. Lagarguille, que, pour faire la conquête de l'idéal de la justice humaine, il faut une perspicacité, une rectitude de jugement, une droiture de sentiments qui, d'après ce que nous venons de voir, sont loin d'être votre apanage.

L'idéal de la justice ne pourra jamais être atteint complètement. Quant à sa réalisation, elle est d'une impossibilité palpable pour tout autre que pour celui qui voit tout et qui scrute les reins et les cœurs.

Dites-nous un peu, M. Lagarguille, comment vous vous y prendriez pour découvrir toute culpabilité, pour en constater exactement le degré et pour lui appliquer une pénalité strictement proportionnelle et équitable. Jusque-là et pour longtemps, probablement, je taxerai votre prétention de divagation ridicule.

La justice est un des attributs de Dieu ; les hommes n'en possèdent que l'ombre, parce que, dans toute cause, Dieu s'est réservé de prononcer en dernier ressort.

..

Je n'ai pas encore fini, M. Lagarguille, puisque vous continuez ainsi :

« Avec Dieu nous étions en tutelle, sans Dieu nous « sommes émancipés. »

Dieu est en effet notre tuteur, comme il est notre créateur. Il nous donne la liberté de nous déterminer et d'agir dans un cercle tracé par sa sagesse, sans toutefois nous concéder la faculté de nous passer de lui. Il a agi ainsi à notre égard parce que telle a été sa volonté. Peut-être a-t-il voulu nous empêcher de nous laisser entraîner à l'oubli et à l'orgueil, et reconnaître à ce propos que votre conduite justifie la sagesse de cette disposition.

Toute la question consiste d'ailleurs à savoir si cette tutelle inévitable nous est avantageuse ou nuisible.

Or, nous n'existons que par la volonté de Dieu, qui est, ainsi que je l'ai déjà dit, la loi même de notre existence. Cette volonté nous soutient d'une façon encore bien plus indispensable que la corde ne peut soutenir la corbeille dont je vous ai parlé dans le dernier numéro du *Rasoir*. Nous avons, dès lors, tout intérêt à désirer et à solliciter l'appui de Dieu, puisque nous ne pouvons nous en passer, et puisqu'il n'a pour but que notre avantage. Donc cet appui est un bien en même temps qu'une nécessité.

Quant à l'émancipation que vous demandez, votre vœu est encore un peu moins prudent et moins sensé que celui de l'équipage d'un vaisseau qui, étant balotté par la tempête, solliciterait la suppression des garde-fous qui entourent le pont.

Cette émancipation-là ne serait que le droit de tomber à la mer !

..

Vous poursuivez :

« Avec Dieu, l'évolution de l'humanité était finie : sans « Dieu elle ne fait que commencer. »

Vous nagez en plein, M. Lagarguille, dans le courant révolutionnaire et funeste qui tend à rompre toute attache avec le passé. Mais, quoi que l'homme fasse, il ne changera pas le terme fatal de toute évolution humaine : la mort et le problème qu'elle pose.

D'ailleurs l'idée de Dieu met-elle obstacle aux évolutions philosophiques, économiques et politiques qui sont compatibles avec les vrais intérêts de l'humanité ?

Elle ne met obstacle qu'aux folies, aux aberrations des utopistes, des insensés, des évergumènes, et là n'est pas le mal, au contraire.

Je pourrais aller plus loin, M. Lagarguille, mais votre arbre de la science du bien et du mal me paraît suffisamment haché comme cela et je suppose qu'il ne produira pas de rejetons.

De bonne foi, que reste-t-il donc de votre tentative ? — Une manifestation ridicule et inepte.

VITRIOLIN.

# LES ADIEUX DE GROSDENIS AU SÉMINAIRE D'ALIX

Il se présente toujours dans l'existence des grands hommes quelque circonstance solennelle où leur génie, encore ignoré, éclate et se révèle soudainement. Rien n'est plus beau ! rien n'est plus digne d'intérêt que le spectacle de cette éclosion merveilleuse !

C'est l'aurore d'un jour incomparable qui apparaît éblouissante d'espérance et de clarté !

C'est la source abondante qu'un pouvoir magique fait jaillir tout à coup, au milieu des sables brûlants du désert, pour donner naissance à des oasis enchantées !

Quand l'aiglon repose dans son nid inaccessible, rien n'annonce encore la puissance de son vol, et d'humbles et faibles oiseaux peuvent s'élever plus haut que lui.

Mais il arrive un moment où il déploie ses ailes et secoue le duvet de sa jeunesse.

Alors un œil clairvoyant devine en lui le futur roi des airs, qui va bientôt prendre possession de ses domaines !

L'homme que la Providence a marqué du sceau du génie peut vivre quelque temps confondu au milieu de ses semblables. Mais la puissance qu'il couve dans son sein fera un jour explosion, et, comme celle de la vapeur, sa force sera d'autant plus indomptable qu'elle aura été plus longtemps contenue.

Cet homme trouvera dans son génie des ailes d'aigle pour le porter à des hauteurs incommensurables et pour saisir la brillante royauté qui l'attend dans le monde intellectuel !

C'est généralement l'ébranlement occasionné par un grand spectacle ou par une profonde émotion qui détermine l'éclosion du génie.

C'est ainsi que Rouget de l'Isle composa la *Marseillaise*, sous le coup de l'élan patriotique qui entraînait nos pères à la frontière.

Lamartine ne put quitter le collège de Belley et les maîtres que la reconnaissance lui rendait chers sans leur adresser de touchants adieux. Il fit appel à la pensée pour exprimer les sentiments de sa gratitude, et la poésie lui prêta ses trésors pour lui aider à payer la dette de son cœur !

C'était les premiers battements d'ailes de l'aiglon ! Ce que Lamartine fit à Belley, Grosdenis devait le faire à Alix.

Il existe en effet entre les grands hommes une sorte d'affinité intellectuelle ou de parenté des âmes qui les porte à penser et à agir de même. Aussi dit-on d'eux assez souvent qu'ils se rencontrent.

Remarquons que Grosdenis était plus avancé en âge que Lamartine.

Il avait en outre, de plus que lui, deux années d'études théologiques et philosophiques.

Comme celui de Lamartine, le cœur de Grosdenis débordait sans doute de cette sève puissante qui enfante des prodiges. Le souffle de l'émotion et de la reconnaissance ne pouvait manquer d'enflammer ces trésors moraux. On devait sentir autour de lui comme un rayonnement d'effluves sentimentales et généreuses provoquant à la fois la sympathie et l'admiration !

Dans de semblables conditions, un chef-d'œuvre seul pouvait naître !

Eh bien ! il est né et je le possède !

Il est né ! je le tiens ! et ma main, comme celle d'un avare, peut à peine se résigner à le lâcher !

Craint-elle de se dessaisir d'un trésor incomparable ? Craint-elle que l'éclat du grand jour ne s'harmonise pas avec les feux de ce joyau ?

Craint-elle que les yeux profanes du public ne sachent ni saisir, ni savourer ses délicatesses voilées ?

Mystère ! Mystère ! Mystère !

Amis lecteurs ! c'est parce que c'est vous !

Le voici donc !

Adieux de M. Adolphe Grosdenis au séminaire d'Alix.

Alix, beau séminaire  
Aux touchants souvenirs,  
Reçois, parole amère,  
Mes regrets, mes soupirs.

Emporté par un rêve,  
Je te fuis sans retour ;  
Mais l'ange qui m'enlève  
N'est pas l'enfant d'un jour ;  
Il peut, roc immobile,  
Braver au sein des mers,  
L'effort vain, inutile  
Des flots puissants et fiers.

Adieu, beau séminaire,  
Au bien doux souvenir,  
En vous je crois, j'espère :  
Dieu, patrie, avenir.

Eh bien ! amis lecteurs ! qu'en pensez-vous ? Franchement ! je crains que le grand jour n'ait dépouillé de leur prestige les adieux de Grosdenis !

Je trouvais ce chant sublime avant l'impression... produite par la lecture et maintenant... hélas !

Mais je me ferais un scrupule d'influencer le moins du monde votre appréciation.

Faites-moi donc un peu connaître votre jugement. Je vous entends ; vous trouvez le morceau plat !

nul ! niais ! idiot et prétentieux ! Et ces qualificatifs s'appliquent au fonds comme à la forme et à la forme comme au fonds !

Et vous ajoutez : Quand on ne sait faire que des adieux semblables, au moins on ne les écrit pas !

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Que signifie cette logomachie de convention et cette allégorie amphigourique, obscure et vide de sens ?

Rien ! Rien ! Rien !

Ni pensées ! Ni sentiments !

Le vide partout ! Et, qui plus est, le vide prétentieux !

Mais passons aux détails :

Alix, beau séminaire  
Aux touchants souvenirs.

Les souvenirs du séminaire vous ont touché !

En effet, M. Grosdenis ! on s'en aperçoit ; parlons en un peu !

Reçois, parole amère, etc....

Pourquoi parole amère ?

Est-ce dans l'expression de vos sentiments que vous rencontrez l'amertume, ou dans leur profondeur, parce que le vase d'où vous les tirez renfermerait de la lie au fond ?

Il faudrait s'entendre.

Adieux et soupirs, cela ne fait pas deux paroles, M. le chevillard ?

Allons plus loin.

Dites-nous quel est ce rêve qui vous emporte !

Mystère !

Quel est ce diable d'ange qui vous enlève ?

Mystère encore !

A moins que vous ne répondiez que ce n'est pas « l'enfant d'un jour. »

Sublime et admirable ! Mais combien avait-il de jours sans compter les nuits ?

Moi, j'imagine volontiers que cet âge-là avait des ailes de chauve-souris.

Il peut, roc immobile, etc....

Un nuage qui vous enlève et qui est en même temps un roc immobile !...

L'imagination seule en peut produire de pareils. Néanmoins, je constate avec plaisir que cet ange-là est courageux, puisqu'il va faire au sein des mers des bravades « à l'effort vain, inutile, etc. »

Mais dites-moi un peu, M. Brack, comment les flots que brave votre ange peuvent être « puissants et fiers, » après que vous avez constaté que leur effort est « vain, inutile ? »

Mystère ! Mystère !

Allons ! avouez que ce fatras a juste un peu moins de sens qu'un carillon de casseroles fêlées !

Adieu, beau séminaire,  
Au bien doux souvenir.  
En vous je crois, j'espère :  
Dieu, patrie, avenir.

Nous admettons, puisque vous nous l'affirmez pour la seconde fois, que le séminaire d'Alix est beau. Quant à votre bien doux souvenir, nous savons ce que cela vaut.

Mais qu'avez-vous fait, M. Brack, de votre croyance et de votre espérance en Dieu ?

Votre profession de foi serait gênante pour tout homme moins habile que vous... dans les tours de voltige ! Néanmoins, dites-nous un peu pourquoi et comment vous vous êtes défait de votre Dieu ?

Allons, les sottises que vous avez écrites vont avoir un sens ! Les flots vains, inutiles existent ?

Ce sont les flots de la contradiction dans laquelle vous barbotez, et vous auriez grand besoin qu'un ange qui vous a autrefois enlevé du séminaire vienne encore et avec plus de raison vous enlever du pétrin où vous vous êtes embourbé.

Mais quoi ! pas un souvenir affectueux, pas un témoignage de reconnaissance pour les maîtres qui vous ont élevé ! Un élève de sixième un peu intelligent ne se rendrait pas coupable de pareille inconvenance.

Inutile d'insister : votre cœur est toisé comme votre esprit.

Amis lecteurs ! avouez que Grosdenis a manqué une belle occasion de se taire, quand il a écrit ses adieux au séminaire d'Alix !

Avouez de plus que l'aiglon que je croyais avoir découvert n'est qu'un lourd dindon !

VITRIOLIN.

## DÉPÊCHES UNIVERSELLES

CAYENNE, 9 octobre, jour de Saint-Denis. — Les forçats à Denis Brack.

Ami Brack,

Nous avons reçu ta lettre et nous voyons que tu te plains de notre franchise parce que nous t'avons dit qu'il ne faudrait pas nous trahir comme tu as trahi les autres.

Nous ne comprenons pas ta plainte.

D'abord, entre amis, on a bien le droit de se parler sans gêne.

De plus, quand nous parlons, nous avons l'habitude de choisir l'expression qui rend le mieux notre pensée. Si ce n'est pas comme cela que tu agis, tu as tort.

Voyons, ami Brack, peux-tu dire que notre expression n'est pas juste ? — Non, n'est-ce pas ? Eh bien alors pourquoi te plains-tu ?

Tu te crois habile ? — Cependant, tu ne l'es guère. Sache donc, pour la gouverne, qu'il faut au moins se donner le mérite de la vérité, quand elle n'est pas contraire à nos intérêts ; autrement on ne nous croirait plus...

Nous voyons que la franchise n'est pas ton défaut, ni le courage non plus. Mais, dans une association industrielle, on peut utiliser toutes les capacités.

Nous comprenons ce qui te convient, ami Brack. Quand nous aurons besoin de faire exécuter un travail de taupe, nous songerons à toi. De cette façon, tu seras à l'abri du danger, à moins, toutefois, qu'il ne survienne un éboulement... Dam ! on ne peut jamais tout prévoir !

Mais tu as éludé nos questions dans ta dernière réponse. Avec nous, mon bel ami ! il n'y a pas à tergiverser. Fais-nous donc connaître catégoriquement tes projets et tes sentiments.

Tout à toi.

BRAQUEMAL, dit BRAS D'ACIER.

LA GUILLOTIÈRE, 9 octobre 1869. — On assure que le sieur Chanoz, simple employé et non caissier à la Compagnie du gaz de la Guillotière, cherche à cacher son individualité sous le voile de nouveaux pseudonymes, afin de pouvoir continuer en sécurité ses attaques contre Dieu, la religion, la morale, etc., etc.

Mais nous le verrons venir.

MAZAS, 2 octobre 1869. — L'assassin Tropmann, voulant échafauder un système de défense sur la doctrine librepenseuse, aurait dit à son avocat :

— Si le droit à la libre-action ne découle pas de la librepensée, la librepensée ne serait donc qu'un mot.

— Malheureux ! lui a répliqué l'homme de loi, la librepensée est le plus grand de tous les maux !

## A NOS CORRESPONDANTS

Nos amis CASTOR et PARVULUS. — Vous chassez le lièvre et la perdrix ! C'est bien, mais ce n'est pas assez ! Il faut aussi chasser l'oiseau sauvage qui dirige l'*Excommunié*. Accourez vite : Babilas a fait sortir de son terrier le lapin Chanoz, dit Lagarguille. La pauvre bête est blessée et ne demande qu'un bon coup de fusil pour l'achever. Nous vous réservons ce coup, ami Castor. Quant à vous, ami Parvulus, lancez donc un peu votre chien contre Brack. A mercredi au plus tard.

ANONYME. — (Réponse ajournée par suite d'un malentendu.) — Remerciments sincères pour votre bienveillant concours. Envoyez au plus tôt vos renseignements.

UN LYONNAIS. — Vos articles passeront après quelques légères corrections.

M. DE LA V. — Toute la rédaction vous remercie de vos encouragements.

M<sup>lle</sup> AYMÉE DENIS BRACK âgée de trois jours. — Nos compliments à votre papa.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière, 14.